

Versailles, janvier 1688

MÉPHISTOPHÈLÈS

Grand pardon, madame, de vous importuner,
Et de marcher ainsi dans vos pas empressés,
Mais je suis certain d'avoir vu votre tête.

JULIE

Eh bien maintenant, voilà, la chose est faite.
Adieu.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Attendez ! Savez-vous qui je suis ?

JULIE

À part un effronté, non, pas du tout.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Mais si !

Vous connaissez mon œuvre et comment je me nomme.

JULIE

Sûr de vous et collant : vous avez tout d'un homme.

MÉPHISTOPHÈLES

Pas d'affront, je vous prie ! Vous avez devant l'œil
Le Diable en personne !

JULIE

Et j'oubliais l'orgueil.
Je vous voyais plus grand et, surtout, plus cornu.

MÉPHISTOPHÈLES

Quand je viens ici, je me fais inconnu.
Méphisto est mon nom, seigneur de tous les vices.

JULIE

Le mien est Julie, à votre dé-service.
J'ai déjà trop tardé et je dois vous quitter.

MÉPHISTOPHÈLES

Il faut plus qu'un refus pour me voir renoncer.

Shling !

JULIE

Et une demi-toise d'acier tolédan,
Serait-ce suffisant ?

MÉPHISTOPHÈLES

Oh, oui, assurément !
Attention, cependant : mon manteau est de prix.
Les femmes portent épée, maintenant, à Paris ?

JULIE

C'est pour se prémunir des goujats et démons
Auxquels il manque encore toute une éducation.
Car enfin, « non », c'est « non » ! Méphisto, en enfer,
N'apprend-on pas, non plus, le bon vocabulaire ?
C'est ici, cher monsieur, que nos chemins se brisent.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Sans un baiser d'adieu ?

JULIE

Je ne fais pas la bise.
Me voilà arrivée, la discussion est close,
Car si je prends souvent le bon côté des choses,
Vous, vous êtes toujours du mauvais de la lame.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Du fer et de l'esprit ; je suis sous le charme.
Je m'en vais aussitôt.

JULIE

Adieu, Méphisto.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Au revoir seulement : nous nous verrons bientôt...

SCÈNE I

Versailles, janvier 1688

Le Diable disparaît enfin entre deux calèches, avalé par la foule qui déambule devant le château de Versailles. Je tourne le dos au palais de Louis XIV et prends quelques instants pour admirer les imposants bâtiments qui lui font face. J'ai beau y être née, les Écuries royales me fascinent toujours autant. Je les ai les vues émerger peu à peu de terre, grandissant en même temps qu'elles.

Sur ma gauche, les chevaux de guerre sont déjà à l'entraînement dans la Grande Écurie. Les superbes montures, sorties tout droit du haras royal, tournent autour du manège placé au centre de la cour en demi-cercle. Quand les lieux ne servent pas aux exercices, on y donne des spectacles équestres, mais également du théâtre, parfois par la troupe de Monsieur Molière en personne.

Sur ma droite, la Petite Écurie est d'une taille similaire, mais ne dispose que d'une rotonde à ciel ouvert. Cette écurie-là n'est petite que de renommée, car elle s'occupe davantage de la poste et moins de la guerre, comme sa voisine. Elle

abrite les carrosses, les calèches et les voitures ordinaires du roi, ainsi que ses chaises à porteurs.

Les deux bâtiments grouillent de pages, de valets, de selliers, de palefreniers, de postillons et autres cochers. Soudain, j'aperçois le maître des lieux lui-même qui s'en vient : Louis de Lorraine, comte d'Armagnac. Le Grand Écuyer de France – surnommé « Monsieur le Grand », bien que sa taille n'ait rien de remarquable – apparaît rarement ici, préférant de Versailles son château à ses écuries, dont il a pourtant la charge. Monsieur le Grand supervise les entraînements, sa main gantée imprégnée de parfum jouant distraitement avec le gland d'un des cordons de sa brassière.

Le comte n'est pas un mauvais homme, au contraire. Il emploie mon père, Gaston d'Aubigny, comme secrétaire. Je le croise assez souvent pour le savoir juste et courtois. C'est simplement que nous sommes d'un milieu différent, lui et moi. Nous vivons peut-être au même endroit, mais certainement pas dans le même monde.

Aujourd'hui, je fête mes dix-huit ans. Un nouvel âge qui annonce la fin de mon insouciance. Pourquoi nous faut-il donc quitter l'enfance ?

Je franchis les grilles de la Petite Écurie. Un valet vient aussitôt à ma rencontre.

– Mademoiselle d'Aubigny, quel plaisir de vous revoir. Vous êtes attendue.

– Et en retard, je sais. J'espère que mon rendez-vous n'en prend pas trop ombrage ?

– Pas trop, mais un peu tout de même.

– Alors, ne le faisons pas patienter plus longtemps.